



LORRAINE HEATH

*Le doux souvenir
d'une promesse*

LES PEMBROOK

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lorraine Heath

Lorraine Heath est une auteure de romance. Née à Watford, en Angleterre, elle a grandi au Texas, où elle a obtenu un diplôme de psychologie. Ses romans figurent sur les listes des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

Le doux souvenir
d'une promesse

Aux Éditions J'ai lu

Le lord solitaire

N° 3539

Entre deux flammes

N° 4044

Le jour se lève

N° 4476

De si douces paroles

N° 7815

LES AMANTS DE LONDRES

1 – L'affront

N° 10064

2 – Le pardon

N° 10119

3 – La dette

N° 10118

LES VAURIENS DE HAVISHAM

1 – Pour lui plaire

N° 11668

2 – Et le comte rafle la belle

N° 11741

3 – Belle et rebelle

N° 11787

LORRAINE
HEATH

LES PEMBROOK - 1

Le doux souvenir
d'une promesse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

SHE TEMPTS THE DUKE

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers,
New York

© Jan Nowasky, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

Prologue

*La Tour, Pembroke Castle,
Yorkshire, hiver 1844*

Ce soir, ils allaient mourir.

Du haut de ses quatorze ans, Sebastian Easton, huitième duc de Keswick, s'efforçait d'être courageux et d'affronter la mort avec le sang-froid et la vaillance que son père attendait de lui. Mais il avait si peur, et sa bouche était si sèche, qu'il n'aurait même pas assez de salive pour cracher au visage de ceux qui viendraient le chercher.

À l'intérieur de la vieille tour, nulle cheminée ne réchauffait l'atmosphère. Même s'il y en avait eu une, il était peu probable que son oncle, lord David Easton, aurait accepté qu'ils aient du feu. Il ne leur avait pas fourni de couvertures pour se protéger du vent glacial qui sifflait entre les barreaux des fenêtres. Ils n'avaient rien d'autre que les vêtements qu'ils portaient lorsqu'ils avaient été escortés jusqu'à la tour, pour « leur protection », dès que les proches et les connaissances étaient repartis, après l'enterrement de leur père dans le caveau familial le matin même.

Son oncle espérait sans doute qu'ils mourraient de froid, lui épargnant ainsi la corvée de les éliminer lui-même. Sebastian jeta un coup d'œil par la minuscule

fenêtre. Pas le moindre rayon de lune. C'était la nuit idéale pour faire disparaître trois garçons gênants.

— J'ai faim, marmonna Rafe. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas manger ce ragoût d'agneau.

— Parce qu'il est peut-être empoisonné, répliqua Tristan d'un ton morne.

Ils avaient faim. Et, bien que trop fiers pour l'admettre, ils étaient terrifiés.

— Et pourquoi Cook nous empoisonnerait-elle ? Elle m'aime. Elle me donne toujours des parts de gâteau en plus.

— Ce n'est pas elle, imbécile. C'est notre oncle.

Ils continuèrent de se chamailler à voix basse tandis que Sebastian scrutait la nuit la plus noire qu'il eût jamais vue. Aucune lueur ne laissait penser que des gardes ou des domestiques patrouillaient. Personne ne circulait. Les douze coups de minuit avaient certainement sonné depuis longtemps aux horloges du manoir. Sebastian et ses frères auraient dû dormir, mais il n'avait pas l'intention de se laisser tuer sans résister. Il avait déjà examiné les barreaux. Ils étaient solides. Seul un moineau aurait pu se glisser entre eux. Leurs chances de s'échapper s'amenuisaient. Pour la première fois de sa vie, il fut heureux que leur mère soit morte en couches, au moins n'aurait-elle pas à endurer le chagrin de voir mourir ses trois enfants. Cela étant, lord David lui aurait peut-être épargné cette souffrance en la tuant avant eux.

— Mais je suis transi !

La voix de Rafe était stridente, il voulait faire comprendre à ses frères à quel point il était malheureux. Comme s'ils n'enduraient pas tous les trois les mêmes souffrances. Ce n'était pas sa faute s'il n'était pas plus résistant. Il n'avait que dix ans, et étant le plus jeune, il avait toujours été dorloté.

— Si tu n'arrêtes pas, je te flanque un coup de poing sur le nez, l'avertit Tristan, menaçant. Tu auras une bonne raison de gémir.

— Laisse-le tranquille, Tristan, ordonna Sebastian.

Il avait beau n'être né qu'à peine vingt-deux minutes avant son frère jumeau, ces vingt-deux minutes lui avaient octroyé le pouvoir, le rang, la responsabilité. Et maintenant il craignait de ne pas être digne de ce droit d'aînesse, de décevoir son père qui reposait désormais au fond d'une tombe.

— Ses plaintes incessantes sont agaçantes.

— Tenez-vous tranquilles, laissez-moi réfléchir.

Il entendit des pas, et réalisa que Tristan se tenait à côté de lui. Ils n'avaient ni bougies ni lanternes, mais Sebastian n'en avait pas besoin, il connaissait parfaitement le visage de Tristan. Les deux frères avaient des traits identiques. Grand pour son âge, Tristan avait des cheveux noirs en bataille qui lui retombaient constamment sur le front, cachant en partie ses yeux bleu pâle. Des yeux de fantôme, disaient les bohémiens. Les yeux des Easton, d'après son père. Les mêmes yeux que Sebastian. Et que leur oncle.

Lord David avait ramené le corps de leur père à Pembroke, leur demeure ancestrale, après l'accident. Il prétendait que leur père avait fait une chute de cheval et s'était fracassé le crâne. Pourtant c'était un excellent cavalier, qui n'avait jamais été désarçonné. D'après Sebastian, il était plus vraisemblable qu'il ait mis pied à terre pour une raison quelconque, et que quelqu'un se soit approché par-derrière pour lui porter un coup sur le crâne. Violent. Il était à peu près certain de savoir qui était cette personne.

— Alors, quel est ton plan pour nous sortir de là ? s'enquit Tristan à mi-voix. Je promets de ne le dire

à personne, même s'ils me soumettent à la torture dans le donjon.

Le donjon contenait toutes sortes d'appareils de torture. Vestiges de l'époque où le premier duc de Keswick avait servi Henry VIII, exécutant ses basses besognes. Apparemment, il y avait toujours eu un penchant sanguinaire dans la famille. Sebastian ne pouvait se débarrasser de l'idée que son oncle désirait s'emparer des biens de leur père. Et pour ce faire, il devrait commettre trois meurtres.

— Est-ce que tu as seulement un plan ? insista Tristan.

— Nous sauterons sur la prochaine personne qui passera la porte. Tu viseras ses genoux, et moi son visage.

Il prenait le plus grand risque pour lui, car si cette personne avait une arme, l'instinct le pousserait à riposter contre l'assaillant qu'il verrait le premier. C'est-à-dire le garçon qui le visait à la tête.

— Et ensuite ?

— Nous sellons nos chevaux et nous filons.

— Je suis d'avis de rester et de régler son compte à notre oncle. Tout de suite.

— Ce que tu peux être idiot, Tristan. Le fait que nous soyons enfermés ici signifie que nous n'avons pas d'alliés.

— Nous devons bien en avoir quelques-uns. Tu es héritier de droit.

— En qui pouvons-nous avoir confiance, dis-moi ? Non, le mieux est de nous enfuir et de nous séparer. Quand nous serons des hommes, nous reviendrons réclamer ce qui nous appartient.

— Et comment prouverons-nous que nous sommes bien les héritiers du duc de Keswick ?

— Tu crois qu'il y a beaucoup de jumeaux dans le royaume avec cette couleur d'yeux ?

D'autre part, Sebastian portait la bague de son père au bout d'une chaîne à son cou. Ses doigts n'étaient pas encore assez gros. Un jour cependant...

— Je ne suis pas d'ac...

— Chut ! ordonna Sebastian.

Il avait entendu des pas qui se rapprochaient.

— Quelqu'un vient.

Il trouva l'épaule de son frère dans l'obscurité et la pressa brièvement. La force n'étant pas de leur côté, ils devraient compter sur l'effet de surprise et sur leur agilité.

— N'hésite pas. Il faut frapper vite et fort.

Son frère hocha la tête, et il l'entendit déglutir.

— Rafe, file au fond de la pièce, ordonna Sebastian.

— Pourquoi ?

— Ne pose pas de questions, obéis.

Rafe était trop jeune pour leur prêter main-forte. De toute façon, le devoir de Sebastian était de le protéger.

Il s'approcha de la porte d'un pas vif, son frère sur les talons. Le mobilier se composait en tout et pour tout d'une petite table et de deux tabourets. Le strict nécessaire pour signer les documents dans lesquels ils légueraient toutes leurs possessions à leur oncle.

Le souffle court, il se plaqua contre le mur et sentit la pierre froide dans son dos. Une clé fut introduite dans la serrure, et la porte s'ouvrit, laissant pénétrer un flot de lumière. Sebastian bondit...

La fille lui sauta au cou. Il sentit ses larmes contre sa joue.

— Tu es vivant ! s'exclama-t-elle d'une voix enrouée. J'ai eu si peur d'arriver trop tard !

Sebastian la tint serrée contre lui. Elle tremblait. Une lanterne posée sur le sol du couloir projetait une lueur pâle dans la pièce.

— Chut, Mary, ne parle pas trop fort, murmura-t-il. Que fais-tu là ?

Lady Mary Wynne-Jones, fille de leur voisin le comte de Winslow, renifla et enfouit le visage au creux de son épaule.

— Je te cherchais. Je l'ai entendu... ordonner de vous tuer.

— Qui as-tu entendu ?

— Votre oncle.

— Le salaud, grommela Tristan. Je le savais.

— Silence, ordonna Sebastian.

Aussi doucement que possible, il repoussa Mary. Tout en bras et en jambes, elle était aussi légère qu'une plume. Puis il la prit par les épaules et scruta ses prunelles vertes. À douze ans, elle n'avait peur de rien et s'échappait souvent de chez son père pour venir rendre visite à Sebastian. Ensemble, ils jouaient les aventuriers en explorant les ruines du voisinage. L'abbaye était leur repaire préféré. La semaine dernière, Mary l'avait embrassé au milieu des vestiges. Sebastian savait qu'il aurait des ennuis si son père apprenait qu'il lui avait rendu son baiser. Il n'était pas censé embrasser la fille d'un lord s'il n'avait pas l'intention de l'épouser, son père le lui avait répété assez souvent.

Mais Mary n'était pas seulement la fille d'un lord, c'était aussi sa compagne de jeux. Il lui avait appris à se déplacer sans bruit, et elle était aussi habile qu'un garçon. Cela plaisait beaucoup à Sebastian. Elle n'avait peur de rien. Ou presque. Pour l'heure, elle était d'une pâleur de spectre, ce qui faisait ressortir ses taches de rousseur.

— À qui a-t-il donné cet ordre ?

— Je n'ai pas vu. J'ai couru dans votre chambre, et comme vous n'y étiez pas, j'ai eu l'idée de vous chercher ici.

— Ton père est avec toi ?

Elle secoua la tête.

— Je suis venue seule. Je savais que tu serais triste après la mort de ton père. Je voulais être auprès de toi, comme tu l'as fait pour moi quand ma mère est allée au paradis.

Elle n'avait que dix ans lorsque sa mère avait été emportée par la fièvre. Cette nuit-là, Sebastian avait traversé le domaine à cheval, grimpé dans l'arbre devant la fenêtre de Mary, puis il était entré dans sa chambre et s'était glissé dans son lit. Il l'avait tenue contre lui tandis qu'elle pleurait à chaudes larmes.

— Je m'étais faufilée dans le manoir pour te chercher, et je l'ai entendu.

— Il va falloir nous dépêcher. Tristan, ne quitte pas Rafe des yeux.

— Je n'ai pas besoin d'être surveillé, protesta Rafe.

— Ferme-la, Rafe, ce n'est pas un jeu, marmonna Tristan. Notre oncle veut nous tuer.

— Pourquoi ?

— Parce que nous l'empêchons d'avoir ce qu'il veut. Allons, viens.

Sebastian prit Mary par la main et ils sortirent. La jeune fille ramassa la lanterne, et ils dévalèrent l'escalier. Les pas de ses frères résonnaient derrière eux. Au pied des marches, ils découvrirent un garde affalé sur le sol, une grosse branche abandonnée près de lui.

— Je me suis approchée par-derrière et je l'ai assommé, expliqua Mary.

— Bien joué.

Elle sourit, et ses yeux verts pétillèrent un instant, puis l'inquiétude réapparut. Sans lui lâcher la main, Sebastian sortit de la tour en courant. Avec ses longues jambes, Mary n'eut aucun mal à le suivre. Elle était aussi gracieuse qu'une pouliche, et presque

aussi rapide. Aussi loin qu'il s'en souvînt, ils avaient toujours été amis. Il n'avait jamais vu de chevelure d'un roux aussi flamboyant que la sienne. Sa longue tresse rebondissait tandis qu'ils gagnaient les écuries à toute allure.

Une fois arrivés, les trois garçons sellèrent chacun un cheval. Celui de Mary était attaché tout près. Sebastian l'aida à monter, avant d'enfourcher sa propre monture.

— Pars devant, Tristan, je vous rattraperai. Je dois raccompagner Mary chez elle.

— Non, nous ne devons pas nous séparer tout de suite.

— Très bien. Alors, filons comme le vent.

La lanterne de Mary les guida, faisant surgir des ombres le long du chemin. Ils n'osaient aller trop vite de crainte qu'un des chevaux ne trébuche, mais Sebastian était sur le qui-vive. Ils avaient traversé la moitié de la propriété quand il éprouva le besoin de s'arrêter.

— Attendez un instant ! cria-t-il.

Tout le monde obéit. Sebastian était duc, après tout. Il mit pied à terre et se dirigea vers Mary.

— Mary, je peux avoir le ruban au bout de ta natte ?

Elle le dénoua et le lui tendit sans poser de question, ce qui ne l'étonna pas. Ils se faisaient totalement confiance. Sortant de sa poche le mouchoir qu'un gentleman se devait d'avoir toujours sur lui, il s'agenouilla.

— Sebastian, pour l'amour du ciel, que fais-tu ? s'écria Tristan. Nous n'avons pas le temps pour des bêtises.

Il ne pouvait s'enfuir sans emporter avec lui un petit peu de son domaine. Grattant le sol, il préleva une poignée de cette terre sur laquelle des ducs, des rois et des reines avaient chevauché. Il replia le

mouchoir, le noua avec le ruban et le fourra dans sa poche. Puis il se remit en selle et ils repartirent.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils arrivèrent devant les écuries du père de Mary. Sebastian sauta à bas de sa monture et s'approcha de la jeune fille.

— Entrez avec moi, mon père pourra vous aider, supplia-t-elle.

— Ce serait trop dangereux pour ta famille et toi.

Et sans doute pour nous aussi.

— Dans ce cas, je pars avec vous.

— Non, tu ne peux venir là où nous allons.

— Où allez-vous ?

— Si tu ne le sais pas, tu ne pourras le dire à personne.

Et personne ne pourra te le faire dire sous la torture. Sebastian referma les mains sur sa taille et la déposa sur le sol. Elle lui agrippa les bras.

— Ne me laisse pas, Sebastian. Emmène-moi avec toi.

— Je ne peux pas. Mais je te promets que je reviendrai. Je te donne rendez-vous dans dix ans, jour pour jour, dans les ruines de l'abbaye.

Il se pencha et effleura ses lèvres d'un baiser aussi léger que les ailes d'un papillon.

— Merci, Mary. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour mes frères et moi.

— Soyez prudents.

— Toujours, assura-t-il, bien qu'il n'eût aucune idée de ce que l'avenir leur réservait.

— Envoie-moi un message quand vous serez en sécurité.

Sebastian comprit alors qu'elle n'avait pas conscience du danger qui les guettait.

— Quoi qu'il arrive, Mary, ne dis jamais à personne ce que tu as entendu et ce que tu as fait. Cela doit rester un secret, dans notre intérêt à tous.

— C'est promis.

Il avait l'impression qu'il aurait dû dire quelque chose de plus, mais il ne savait trop quoi. Il grimpa en selle et éperonna son cheval. Ses frères l'imitèrent et ils laissèrent Mary derrière eux.

Alors qu'il s'enfonçait dans la nuit et dans l'inconnu, il se promit de revenir à Pembroke pour réclamer son titre et ses biens. Rien n'avait plus d'importance que cela.

Ce vœu allait être déterminant pour son avenir.

1

Londres, juillet 1856

Si la curiosité tuait, alors elle serait morte avant la fin de la nuit, songea lady Mary Wynne-Jones. Après tout, c'était uniquement la curiosité qui l'avait poussée à se rendre au bal donné par lady Lucretia Easton. Mary en savait très peu sur cette femme, si ce n'est qu'elle avait épousé lord David Easton au printemps dernier. Ce détail avait aiguillonné sa curiosité, voilà pourquoi elle se trouvait à présent dans un coin de la salle de bal avec sa cousine Alicia et deux autres jeunes femmes. Cet angle était un point d'observation stratégique, le meilleur endroit pour voir et être vue.

— Lord et lady Wickam !

Mary prêtait peu d'attention à l'annonce des invités. Elle s'intéressait beaucoup plus à ses hôtes et à la façon dont ils étaient accueillis par la bonne société. Elle n'avait pas vu lord David depuis des années. Peu après la disparition de ses neveux, il avait déserté Pembroke. Mary supposait qu'il avait choisi un autre des domaines du duché comme lieu de résidence. Mais peut-être vivait-il à Londres toute l'année. Cette maison n'avait certes pas été négligée. Elle était rutilante et visiblement bien entretenue.

Ce soir, les invités étaient aussi brillants que le décor. On ne s'attendait pas que le deuxième fils d'un duc suscite autant d'intérêt. Cependant, lord David ne répugnait pas à mettre en avant son passé malheureux. L'accident dévastateur de son frère aîné. La disparition inexplicable de ses trois neveux. S'étaient-ils enfuis ? Avaient-ils été enlevés contre rançon, et finalement tués ? Embarqués de force ? Vendus comme esclaves sur un autre continent ? Nul ne savait ce qu'il était advenu d'eux.

Les trois garçons étaient devenus un sujet de légende. Les lords disparus de Pembroke.

— A-t-on jamais assisté à bal plus ennuyeux ? gémit lady Alicia du même ton que si la fin du monde eût été proche.

Mary eut un sourire désabusé. Sa cousine avait une chevelure cuivrée plus disciplinée que ses boucles flamboyantes, en revanche ses yeux étaient aussi verts que les siens. Leurs mères étaient sœurs, et dans la famille toutes les femmes avaient les yeux de la même couleur.

— Je doute que lord David ait jamais eu une réputation de boute-en-train. Cela dit, comment un homme qui a connu autant de malheurs pourrait-il être amusant ?

Si le sarcasme lui valut un regard acéré de sa cousine, leurs deux compagnes ne relevèrent pas. Elles étaient trop occupées à chercher une proie parmi les hommes qui se pressaient dans la salle.

— Il n'avait encore jamais reçu, observa distraitemment lady Hermione en tapotant ses boucles blondes.

Elle en était à sa deuxième saison, et avait eu le temps de se familiariser avec la vie mondaine. Mary et sa cousine étaient désavantagées car c'était leur premier été à Londres depuis qu'elles étaient en âge d'aller dans le monde.

— Parce qu'il n'était pas marié, observa lady Victoria en arquant ses sourcils noirs. Ma mère a appris par une cousine que lady Lucretia ne l'avait épousé que parce qu'il espère recevoir le titre de duc avant la fin de la saison, et qu'elle aimerait devenir duchesse. Cette éventualité a attiré l'attention, d'où le nombre incroyable d'invités présents ce soir. Après tout, qui ne souhaite pas être dans les petits papiers d'un duc ?

D'après le père de Mary, lord David avait adressé une requête à la Cour de la Chancellerie pour obtenir le titre, dans la mesure où ses neveux n'avaient toujours pas donné signe de vie. Le plus jeune avait atteint la majorité depuis un an. Aucun d'eux n'avait réapparu pour réclamer son titre, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : ils étaient bel et bien morts.

Mary pouvait difficilement prendre cet argument en défaut, même s'il lui en coûtait d'admettre la dure réalité. Pendant toutes ces années, elle n'avait pas reçu le moindre message de l'un des garçons. Il était cependant possible qu'elle en ait reçu un et que son père l'ait détruit.

Elle n'avait pas tenu parole. Cette nuit-là, elle avait couru raconter à son père ce qu'elle avait vu, et comment elle avait aidé les jeunes lords à fuir. Elle croyait qu'il allait prendre l'affaire en main et affronter son voisin. Or elle avait découvert, avec une immense déception, que le comte avait peur de son ombre. Elle avait été envoyée au couvent pour y apprendre à réfléchir aux conséquences de ses actes. Son père ne voulait pas croire qu'à leur époque, un homme puisse chercher à obtenir un titre par des moyens illégaux.

— Cela ne se fait pas, avait-il simplement déclaré.

Quand elle avait enfin eu la permission de revenir à Willow Hall, au printemps dernier, elle était allée dans les ruines de l'abbaye et avait pleuré. Elle savait

pourquoi Sebastian avait proposé qu'ils se retrouvent là. C'était un lieu magique. C'était ici qu'elle l'avait embrassé, puis avait craint que son père ne découvre ce qu'elle avait fait et ne la bannisse de la maison familiale. Elle n'avait que douze ans, pourtant elle n'oublierait jamais la pression de ses lèvres sur les siennes – ç'avait été à la fois doux et terrifiant.

— Comme c'est triste que ses neveux aient été dévorés par les loups, dit lady Alicia.

Des rumeurs prétendaient que des ossements avaient été trouvés près des ruines de l'abbaye, et Alicia préférait toujours les explications les plus dramatiques. L'histoire de cette mort atroce avait servi à forger des légendes pour empêcher des jeunes gens de chercher l'aventure la nuit. Une autre version racontait qu'ils avaient succombé à une fièvre mystérieuse. Mais dans les deux cas, les corps n'avaient pas été retrouvés. De temps à autre, quelqu'un annonçait avoir aperçu un des garçons. À Londres, au bord de la mer, dans la forêt. Pour autant, jamais une preuve de leur existence n'avait été fournie. Leur sort restait un mystère.

Mary était cependant certaine qu'ils avaient péri. Sinon, ils seraient revenus comme ils l'avaient promis. Sebastian serait venu la retrouver. Rien n'aurait pu l'empêcher de tenir parole. Rien, à part la mort. Mary n'aurait su dire combien elle avait passé de nuits à les pleurer. Puis elle se réveillait au matin, persuadée qu'ils étaient toujours vivants, que toutes sortes de raisons avaient pu retarder leur retour. Les années passant, elle s'était rendue à l'évidence : aucun des trois garçons n'avait survécu.

Du coin de l'œil, elle vit lord David se diriger vers un couloir. L'homme avait fière allure dans ses vêtements élégants, et cela l'agaçait au plus haut point. Il aurait dû être hideux, bouffi et bossu. Comme

Richard III, qui avait enfermé ses neveux dans la Tour de Londres pour monter sur le trône. Les deux hommes n'étaient guère différents.

Elle avait été prise de nausée quand il lui avait souri un peu plus tôt. Elle seule semblait avoir repéré la lueur rusée au fond de son regard. Tous les autres le flattaient et succombaient à son charme. Par chance, il avait eu le bon sens de ne pas lui prendre la main pour la porter à ses lèvres, comme il l'avait fait avec sa tante à leur arrivée. S'il s'y était essayé, elle n'aurait pu s'empêcher de lui décocher un coup de pied dans le tibia.

— Lord et lady Westcliffe ! annonça le major-dome.

Mary se demanda si Alicia et elle ne feraient pas mieux de partir. Qu'avait-elle cru trouver en venant ici ? Tout ce qu'elle avait gagné, c'étaient des crampes d'estomac à la pensée que lord David avait pris possession de cette résidence, et que si sa requête aboutissait il s'emparerait de tous les biens du duché.

Elle ne pouvait laisser une telle chose se produire. Elle allait écrire une lettre à la Cour de la Chancellerie dans laquelle elle expliquerait ce qu'il avait fait, ce qu'elle avait entendu, ce qui s'était passé la nuit où les trois garçons avaient disparu. La croirait-on ou sa version irait-elle rejoindre la foule de légendes qui entouraient les trois lords de Pembroke ?

Le court de ses réflexions fut interrompu par deux gentlemen qui venaient inviter Hermione et Victoria à danser.

— Je n'arrive pas à croire que tu seras mariée à la fin du mois, lâcha Alicia lorsque les deux couples se furent éloignés.

Mary aussi avait du mal à le croire. Lors de son premier bal, elle avait attiré l'attention du vicomte de Fitzwilliam. Il s'était ensuivi une cour assidue, avec

abondance de fleurs, promenades dans le parc et après-midi au salon. Ils éprouvaient le même intérêt pour la musique, la littérature et l'art. Leur conversation était toujours agréable, mais elle se demandait pourquoi elle trouvait parfois que ces échanges manquaient de passion. Ses années fantasques étaient pourtant derrière elle.

— Je me sens un tantinet coupable. Cette saison devrait être la tienne, rappela-t-elle à sa cousine.

Son propre père lui avait refusé une première saison, la laissant languir au couvent. Ce ne fut que lorsque la mère d'Alicia avait pris les choses en main et insisté pour qu'elle soit « libérée de son exil », que Mary avait pu goûter aux charmes de la vie londonienne. Et elle était tombée amoureuse de la capitale.

— M. Charles Godwin ! annonça de nouveau le majordome.

— La saison n'est pas finie, j'ai encore une chance de trouver l'amour, déclara Alicia avec assurance.

Mary éprouva de nouveau une pointe de culpabilité, car elle n'était pas certaine que Fitzwilliam soit l'amour qu'elle attendait. Certes, elle éprouvait de l'affection pour lui. Ses manières étaient impeccables. Si Sebastian avait vécu, il lui aurait ressemblé, soupçonnait-elle. Comme lui, il aurait été charmant, respectueux et spirituel. Elle aimait bien ses parents, le marquis et la marquise de Glenchester, et ceux-ci semblaient avoir une bonne opinion d'elle. Ils appréciaient même le fait qu'elle ait passé plusieurs années au couvent, car ils supposaient qu'elle y avait cultivé la compassion et la grâce. Elle avait surtout appris qu'elle ne pouvait confier un secret à son père.

— N'importe quel gentleman serait reconnaissant de t'avoir, dit-elle à Alicia.

— Tu es trop généreuse. En parlant de gentleman, voilà justement le tien.

Mary suivit le regard de sa cousine. En effet, son fiancé approchait. Le vicomte de Fitzwilliam avait quelques années de plus qu'elle, ce qui lui donnait la maturité et le raffinement qui manquaient à la plupart des jeunes gens. Grand, mince, le teint clair, d'un tempérament enjoué, et il lui adressa de loin un large sourire. Le père de Mary approuvait cette union, bien que le domaine dont hériterait un jour Fitzwilliam se trouvât en Cornouailles, et donc très loin du Yorkshire où elle était née.

— Lord et lady Raybourne !

Lord Fitzwilliam s'arrêta devant elle et l'enveloppa d'un regard appréciateur.

— Vous êtes ravissante, lady Mary.

Le vicomte venait d'arriver, et elle l'avait vu saluer ses connaissances en traversant la salle. Elle sourit.

— Merci, milord.

— Vous aussi, lady Alicia.

— Vous êtes trop bon, milord.

— Je ne fais qu'énoncer la vérité. Lady Mary, m'avez-vous réservé la danse que j'ai demandée ?

La septième. Le sept était son chiffre porte-bonheur, et il avait dansé la septième danse avec elle lors du premier bal de la saison. C'était alors, comme il aimait à le lui rappeler, qu'il avait été ébloui par sa beauté et son esprit.

— Oui, bien sûr.

— Merveilleux. Voulez-vous nous excuser, lady Alicia ?

— Naturellement, milord.

Mary n'aimait pas laisser sa cousine seule, et elle ne comprenait pas pourquoi les gentlemen ne se pressaient pas autour d'elle. La main au creux de ses reins, Fitzwilliam l'escorta vers la piste de danse.

— Pourrez-vous l'inviter pour la prochaine danse ? lui demanda-t-elle.

— Qui ?

— Ma cousine, lady Alicia.

— Si cela vous fait plaisir.

— J'en serais enchantée.

— Peut-être serez-vous aussi un peu jalouse ?
hasarda-t-il, taquin.

— C'est possible, mais je serais surtout heureuse pour elle. Je ne comprends pas pourquoi elle ne reçoit pas plus d'attentions de la part de ces messieurs.

— Sans doute parce que sa beauté est éclipsée par la vôtre.

Les joues de Mary s'enflammèrent. Elle espéra que les compliments ne cesseraient pas une fois mariés. Les accords d'une valse résonnèrent, et son fiancé l'enlaça. Ses gestes étaient doux, attentionnés, ils ne contenaient aucune promesse de passion, mais elle avait renoncé à ces rêves puérils. Elle se considérait comme une vieille fille, pourtant elle avait un admirateur, ce qu'elle n'avait pas cru possible après toutes ces années passées au couvent.

Et puis, elle avait longtemps vécu dans la crainte que lord David ne vienne la supprimer comme il avait voulu supprimer ses neveux. Elle connaissait ses secrets et ses péchés. Elle savait qu'il était enclin à prendre des décisions irréfléchies, toutefois, si elle ne s'était pas fiée à son instinct cette nuit-là...

— Sa Grâce, le duc de Keswick !

L'annonce inattendue la prit de court.

— Seigneur ! s'exclama Fitzwilliam. Est-ce le but de cette soirée ? Le titre lui aurait-il déjà été accordé ? Cela ressemblerait à lord David de nous surprendre ainsi.

Mary trouvait cette possibilité insupportable. Si lord David avait obtenu le titre, cela signifiait que les frères avaient été déclarés morts. Elle tendit le cou...

— Lord Tristan Easton !

Ses jambes se mirent à trembler.

— Lord Rafe Easton !

Sa vue s'obscurcit. Le cœur battant, elle scruta l'escalier qui descendait dans la salle de bal. La musique se tut, les couples cessèrent de danser. Des murmures s'élevèrent, des gens se mirent à chuchoter en pointant le doigt vers l'entrée. Plusieurs dames étouffèrent un cri.

Trois hommes de haute taille, dont les cheveux longs étaient d'un noir de jais, se tenaient au haut des marches. Leurs vêtements bien coupés ne parvenaient pas à faire oublier la férocité de leur expression, tandis que leurs yeux d'un bleu glacial inspectaient la foule, s'arrêtant brièvement sur une personne après l'autre. Leur mépris était évident. L'un d'eux pointait un pistolet sur le majordome – raison pour laquelle ce dernier avait annoncé le nom que son maître croyait posséder bientôt.

Mary réalisa qu'il s'agissait de Rafe. Il était grand, quoique pas autant que ses frères. Tristan se tenait un peu plus loin. Elle n'avait jamais eu de mal à le distinguer de son jumeau, à cause de son sourire en coin qui étirait sa bouche vers la droite.

Alors que le sourire de Sebastian était plutôt orienté vers la gauche. Du moins autrefois. En cet instant, il ne souriait pas. À en juger par les affreuses cicatrices qui marquaient tout un côté de son visage, elle n'était pas certaine qu'il puisse sourire. Un bandeau noir dissimulait son œil. Doux Jésus, que lui était-il arrivé ?

Mary fit un pas en avant, mais Fitzwilliam la retint par le bras.

— Doucement, ma chère, murmura-t-il. Vous ignorez à quels dangers vous vous exposez.

Ces dangers étaient nombreux, soupçonnait-elle. Les seigneurs de Pembroke avaient ressuscité d'entre les morts.

Et elle ne put s'empêcher de penser que ce bal très ennuyeux s'annonçait le plus mémorable de la saison.

2

— Je crois que nous avons réussi à capter leur attention, déclara Tristan avec l'assurance d'un homme habitué à commander.

En dépit de tout ce qu'il avait enduré, il n'avait pas perdu son sens de l'humour. Sebastian ne pouvait en dire autant. Il avait toutefois perdu beaucoup plus que lui à la bataille de Balaklava en Crimée. Sa beauté. Son œil. Et des parties de lui moins facilement identifiables.

À en croire les médecins, il aurait dû succomber à ses blessures. Toutefois, possédé par le besoin intense d'exercer sa vengeance, il avait ordonné à son cœur de continuer de battre. Les doigts crispés sur le mouchoir usé qui contenait la terre du domaine de ses ancêtres, il avait combattu la souffrance en respirant son parfum. Il avait survécu. Le contraire eût été impensable.

Il était le duc de Keswick. L'héritier légitime de Pembroke, de cinq autres domaines et de trois autres titres. Et il était là aujourd'hui pour réclamer son dû.

Son oncle, qui avait gardé le souvenir de trois jeunes garçons, était sur le point de découvrir qu'ils étaient devenus des hommes qu'il ne fallait pas sous-estimer. Sebastian lui-même était étonné de voir ce qu'étaient devenus ses frères. Leur détermination

était égale à la sienne. Ils étaient loin d'être des gentlemen oisifs et gâtés par la vie. Rien de commun avec les deuxièmes et troisièmes fils de la noblesse qui vivaient d'une pension et ne pensaient qu'aux plaisirs. Sebastian n'aurait pu être plus fier de les avoir à ses côtés, prêts à se battre avec lui.

Il balaya la salle du regard, cherchant leur oncle infâme dans la foule. Enfant, son père l'avait présenté à de nombreux lords lorsqu'il les recevait dans leur domaine, mais à l'époque, il préférait aller jouer à la guerre avec leurs fils. Les fils avaient grandi, et bon nombre d'entre eux se trouvaient certainement ici ce soir. Les reconnaître n'était cependant pas facile. Il ne les avait pas vus depuis des années.

— Dites donc ! s'exclama un gentleman âgé en s'avançant vers eux. On n'entre pas chez les gens pour interrompre une soirée en brandissant un pistolet !

Ils auraient pu en brandir au moins deux autres. Si tous trois étaient armés, seul Rafe avait sorti le sien quand le majordome avait refusé d'annoncer Sebastian sous prétexte qu'il n'avait pas d'invitation. Apparemment, Rafe était devenu assez susceptible au fil des ans.

— Je suis ici chez moi, déclara Sebastian. Et j'entrerai comme je le veux.

Le gentleman fut décontenancé. Sebastian regretta d'avoir répondu aussi sèchement, mais il ne pouvait s'excuser sans passer pour un faible. Or, le plus dur était à venir. Où diable était son oncle ? Ce lâche était sans doute sorti par une porte dérobée, détalant comme la vermine qu'il était.

Une jeune femme de petite taille, à l'expression butée, gravit les marches et s'arrêta à mi-hauteur. Elle portait une robe de satin mauve, et un collier de perles ornait son cou. Des peignes d'or et de

diamants retenaient ses cheveux blonds. Elle était assez corpulente, et Sebastian la soupçonna de trop aimer le chocolat. Il vit le doute vaciller dans son regard, puis elle leva le menton.

— Je suis lady Lucretia Easton, l'épouse de lord David et future duchesse de Keswick...

— Non, madame. J'ai le regret de vous informer que vous ne serez jamais duchesse. Et si mon oncle vous a fait croire le contraire, qu'il aille au diable.

Déconcertée, la jeune femme écarquilla les yeux et battit des paupières. Sebastian était étonné que personne ne vienne à son secours. Les invités étaient peut-être aussi abasourdis qu'elle. À moins qu'ils n'aient juste envie de voir comment l'affaire allait se terminer. Le spectacle était certainement aussi divertissant que ceux des théâtres de Drury Lane. C'était regrettable, toutefois, s'il voulait que sa tentative réussisse il devait agir devant témoins.

La femme pinça les lèvres et fronça les sourcils, comme si elle pensait que cela suffirait à le décourager. Elle se trompait.

— J'ignore qui vous êtes, monsieur, mais...

— Je suis le duc de Keswick.

— Ce n'est pas possible.

— Je vous assure que si, madame.

— Vous mentez.

Accrochant le regard d'un valet, elle frappa deux fois dans ses mains.

— Faites sortir cet imposteur et les gredins qui l'accompagnent.

— Il dit la vérité ! C'est bien le duc de Keswick !
lança une voix féminine.

Et soudain, une grande jeune femme mince se fraya un chemin dans la foule. Elle parvint au pied de l'escalier et monta d'un pas léger, ses mules roses pointant sous sa robe de bal de la même couleur.

Elle s'arrêta non loin de Sebastian et agrippa la rampe, comme si elle craignait de s'évanouir maintenant qu'elle était assez près pour évaluer ce qui restait de lui.

Il savait ce qu'elle voyait. Ce que tout le monde voyait. Un visage mutilé, d'épaisses cicatrices qui lui barraient la joue, le menton et le cou avant de disparaître sous le col de sa chemise.

Et alors qu'elle le voyait vraiment, lui aussi la vit.

Sa chevelure rousse lui était familière. Un souvenir le traversa. Il se revit, galopant dans la lande, à la poursuite d'une fille qui ne pouvait lui échapper, car ses cheveux l'empêchaient de se fondre dans le paysage. Sa présence donnait à tout ce qui les entourait une vitalité inégalable, un éclat qui rivalisait avec le soleil.

Sauf que la femme qui se tenait devant lui ne pouvait être celle à laquelle il pensait. Où étaient passées ses taches de rousseur ? La fillette qu'il avait connue en était couverte, elles formaient sur sa peau une sorte de constellation. Il les connaissait aussi bien que les étoiles qu'il observait dans le ciel. En outre, elle était maigre et aussi plate qu'une planche. Cette femme avait des courbes qui invitaient les caresses. Sa gorge et ses épaules étaient nues, et sans doute aussi douces que du satin. Il repéra une tache de son au-dessus d'un sein, et se demanda comment le soleil avait pu la toucher à cet endroit. Il se rendit compte que sa gorge était sèche. Cela ne pouvait pas être...

— Mary ? dit-il d'une voix étranglée.

Elle lui sourit, avec douceur. L'idée saugrenue de parler avec elle, de lui demander comment elle allait, avant de se lancer à la recherche de son oncle, l'effleura.

Puis il vit la pitié dans ses beaux yeux verts qui s'emplirent de larmes. Son estomac se noua. Il avait

toujours anticipé et redouté le moment de leurs retrouvailles. Une douleur mille fois pire que celle qu'il avait endurée sur le champ de bataille lui transperça le cœur.

Il savait ce qu'il était devenu. Il avait brisé le premier miroir qui lui avait révélé sa nouvelle apparence. Il aurait préféré lui épargner cet horrible spectacle, cependant, pour exposer la vilénie de son oncle, il n'avait d'autre choix que de se montrer. Au moins une fois, et ce serait terminé.

— Ne faites pas cela, ordonna-t-il d'une voix sourde.

Ravalant ses larmes, elle hocha brièvement la tête et carra les épaules.

— Votre oncle savait juste que vous aviez disparu. La plupart des gens vous croyaient morts. Dévorés par les loups, assassinés, anéantis par la fièvre. Tant d'histoires ont circulé, mais personne ne connaissait la vérité. Après toutes ces années, il paraissait certain que vous étiez morts.

Tristan laissa échapper un rire sans joie.

— Eh bien, il semblerait que l'annonce de notre mort était prématurée, n'est-ce pas ?

— Et nous nous en réjouissons tous, répondit Mary.

Sebastian doutait fort que la nouvelle plaise à son oncle. Son regard passa sur leur hôtesse. Elle aussi agrippait la rampe à présent, et elle lui évoquait un oiseau tombé du nid avant d'avoir appris à voler. Il ne pouvait cependant courir le risque de la prendre en pitié, de montrer le moindre signe de faiblesse. Bien qu'elle fût peut-être innocente, elle pouvait se révéler dangereuse.

— Où est-il, madame ? Où est votre époux ?

Ses sourcils étaient froncés, elle semblait abasourdie.

— En train de jouer aux cartes, probablement.

— Envoyez quelqu'un le chercher.

L'indignation l'aida à recouvrer son assurance. Elle se redressa de toute sa hauteur et soutint crânement le regard de Sebastian.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir sous mon propre toit.

Sebastian descendit deux marches. Elle laissa fuser un hurlement et dévala l'escalier en agitant les mains.

— Lord David ! Lord David !

Sebastian continua de descendre, et entendit les bottes de ses frères claquer sur le marbre derrière lui.

— Je suis le vrai duc de Keswick. Mes frères et moi sommes venus réclamer ce qui nous a été volé.

— Vous ressemblez à votre père, fit remarquer un gentleman.

Sebastian faillit rire.

— Plus maintenant. En revanche, Tristan lui ressemble de façon remarquable. C'est mon frère jumeau et la preuve flagrante que nous sommes bien ceux que nous prétendons être. En outre, je possède la chevalière de mon père.

Un silence de plomb, digne d'une scène de funérailles, s'abattit sur la salle. Si Sebastian ne s'attendait pas que les gens se réjouissent, il avait espéré un accueil plus favorable. Il était conscient des regards, des interrogations. Il n'aimait pas laver son linge sale devant des inconnus, et avait prévu d'affronter son oncle en tête à tête dans la bibliothèque, mais l'homme méritait bien un châtement public.

— Que diable se passe-t-il ici ?

Enfin, l'usurpateur apparaissait. Il traversa la foule d'un pas pesant tout en pestant. D'après les calculs de Sebastian, trois cents personnes au moins assistaient au bal. Quand son oncle parvint au pied de l'escalier, il leva les yeux et se figea. Sebastian fut

surpris par son apparence. Il n'aurait su dire pourquoi il s'attendait que son oncle soit resté le même alors que tout le monde avait changé. L'homme n'avait jamais été très grand, pourtant il paraissait plus trapu que dans sa jeunesse. Visiblement, il profitait des biens qu'il avait volés. Des bagues ornaient ses doigts épais. Ses cheveux étaient entièrement blancs. Il affichait un air supérieur.

— Bonjour, mon oncle.

Lord David secoua la tête, incrédule, puis regarda autour de lui, les yeux ronds, cherchant sans doute un trou où disparaître.

— Mes neveux sont morts.

Sebastian émit un rire bref, proche de l'aboiement. Il ne se rappelait pas quand il avait ri pour la dernière fois, mais une chose était sûre, c'était avant la mort de son père.

— Vous croyez à vos propres mensonges ?

— J'ignore qui vous êtes...

Sebastian dévala les marches si vite que son oncle eut à peine le temps de faire deux pas en arrière avant qu'il ne referme la main autour de sa gorge. Il entendit des exclamations, un cri étouffé, des tousotements, pour autant, personne n'intervint. Son visage mutilé devait paraître menaçant, devinait-il, sans parler de la posture guerrière de ses frères. Bon sang. Chacun d'eux avait apparemment appris à être menaçant sans avoir à prononcer un mot. Un talent bien commode quand on affrontait ses ennemis. Et lord David Easton était leur ennemi à tous les trois.

Quand il était enfant, son oncle lui semblait immense, terrifiant et invincible. Aujourd'hui, c'était lui, Sebastian, qui le dominait de toute sa hauteur. Sa vie n'ayant pas été facile, il avait des muscles saillants, un corps endurci par la guerre. Il pouvait tuer un homme à l'épée, au fusil ou au pistolet.

Ou à mains nues s'il le fallait. La tentation d'en faire la preuve maintenant, avec cette ordure, était presque irrésistible.

— Vous savez parfaitement qui je suis, dit-il d'un ton égal, en dépit de la fureur qui l'habitait.

Il savait avant de venir qu'il aurait du mal à contenir ses émotions, à agir en gentleman et non comme un barbare, mais il était au bout du rouleau. Il était censé mener une vie préservée, aller à l'université, recevoir une éducation digne d'un futur duc.

Au lieu de quoi, il avait eu droit aux épreuves, au sang, à l'horreur. Ses frères avaient vécu à peu près la même chose que lui. Alors qu'il était né pour les protéger, il les avait menés en enfer. Son père aurait été terriblement déçu par sa conduite, quoique moins qu'il ne l'était lui-même.

— Nous pouvons aller devant la Cour de la Chancellerie si vous le souhaitez. Mais croyez bien que quoi qu'il arrive je porterai les titres que mon père m'a légués. Vous pouvez soit vous retirer tranquillement soit vous battre contre moi. Sachez toutefois que j'ai été capitaine dans l'armée de Sa Majesté. Quand j'ai un objectif, rien ne peut m'empêcher de l'atteindre. Tristan a sillonné les mers. Pour lui, vous n'êtes rien. Quant à Rafe... Disons juste qu'il connaît la face si sombre de Londres que même moi je trouve cela terrifiant.

Son oncle resserra les doigts sur son poignet. Les yeux exorbités, il semblait avoir du mal à respirer.

— Vous avez une journée pour faire vos bagages et déguerpir. Nous n'avons pas disposé d'autant de temps pour fuir Pembroke quand notre vie était en danger. Prenez un seul objet qui ne vous appartient pas, et Tristan vous fera subir la punition réservée aux voleurs en Orient. Il vous coupera les mains.